

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 11

Artikel: Ce qu'on doit manger
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186358>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dont parlera inévitablement le lendemain la feuille locale, doit, à partir du café noir, être brillant et et spirituel. De lui dépend la réussite de la soirée; aussi doit-il à tout prix trouver des mots drôles, commander des bans inédits etc. Il faut qu'il ménage de nombreuses susceptibilités et qu'il fasse la part de chacun. Cette charge qui, vous le voyez, n'est pas une sinécure a cependant ses fervents amateurs, et je connais plus d'un homme d'esprit qui y tient *mordicus*. Il y a comme cela des vocations irrésistibles.

Le monsieur qui fait le discours sérieux, commence la série. C'est ordinairement un des fortes têtes de l'assemblée, homme d'un certain âge, voix grave. Dans les banquets officiels porte le toast à la patrie, abusant un peu du lac bleu, des montagnes qui se mirent, etc.; dans les réunions intimes porte son toast à l'amitié, à la franchise, au travail, etc. Il est toujours écouté dans le plus religieux silence. Les convives qui digèrent en savourant leur premier cigare se laissent bercer par cette prose harmonieusement ronflante.

Puis le Monsieur qui a une belle voix de baryton chante ou plutôt tonne les *Rameaux*, la *Promenade du paysan* ou le *Soldat de Marsala*, soignant ses notes graves et faisant trembler son vibrant organe dans les passages pathétiques. S'assied au milieu des applaudissements de l'assemblée souvent plus étonnée de son « creux » qu'enchantée de sa musique.

Le déclamateur sérieux a ensuite la parole. Très susceptible le déclamateur, exige le silence le plus absolu, a dans la figure quelque chose de fatal. Il pousse au tragique la *Grève des Forgerons*, la *Bénédiction* de Coppée ou la *Robe* de Manuel, qui ne le sont déjà pas mal. Il impressionne vivement ceux qui ont le vin triste et obtient des applaudissements exprimant autant l'admiration que le soulagement de l'assemblée qui n'a pas osé faire un mouvement pendant 20 minutes.

Le second acte approchant, la parole est au chanteur comique, un enfant gâté du public celui-là. Voix de second ténor, faible mais scuple, figure mobile et tout en sous-entendus, gestes drôles. Dit les « parlés » de ses chansonnettes avec un fort accent français et n'a pourtant jamais quitté Lausanne. Les dîneurs qui commencent à s'échauffer et qui ne demandent qu'à rire un brin lui font une véritable ovation.

Le déclamateur patois, un ami du Conteur, prend l'air bonhomme pour dire la *Bataille de St-Jacques* ou le *Corbeau et le Renard*, et fait tordre son auditoire à chaque *raodzai pi*. N'est absolument pas compris d'une bonne moitié des convives qui rit et applaudit de confiance. Grand succès.

Enfin, pour terminer cette scène, quelques mots d'une dernière catégorie dont le ciel me préserve et qui tend heureusement à disparaître. Je veux parler du chanteur à calepin. Cet effrayant spécimen, qui, faisant de la fausse modestie, a refusé son tour de parole, tire sournoisement un énorme calepin de sa poche, et profite du moment où tout le monde commence à s'égayer pour imposer à l'assemblée consternée une de ces antiques romances telles que le *Bouquet fané*, *Où vas-tu beau nuage*, dont il vous serine consciencieusement les interminables couplets, chantant d'une voix douteuse et derrière son calepin, (car il ne se souvient pas des paroles, le malheu-

reux!) Il pousse même la cruauté jusqu'à recommencer le premier couplet sous prétexte qu'il l'a pris trop haut!! Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais quand j'aperçois un de ces calepins, il me passe un grand froid dans le dos.

BLACK.

Etymologies.

— *Pince-maille* n'est pas un nom de famille; c'est celui d'un avare ou de l'homme trop exact qui compte au centime près. La *maille* était une petite monnaie qui valait la moitié du denier; c'est de là qu'est venu le nom de *pince-maille* donné à ceux qui ne dédaignent pas le plus mince bénéfice et qui ramassent les épingles.

— *Receveur de mailles* était un collecteur d'impôts, qui percevait les contributions à la maille près.

— *Avoir maille à partir* avec quelqu'un, cela veut dire avoir un débat, une querelle. Ici le mot de *partir* veut dire *partager* ou *séparer*, du latin *partiri*: partager. Comme il est difficile de partager une *maille* entre deux compétiteurs, l'expression *maille à partir* signifie donc qu'on a eu de la difficulté à s'arranger dans le débat.

— *Cachemaille*, nom de famille, aura été donné à celui qui portait ou qui était détenteur de la cassette où l'on cachait les mailles ou petites monnaies, qu'on y introduisait par une petite ouverture longitudinale. Ce nom était aussi écrit *Chichimilly* en 1362.

— Le verbe *mailler* indiquait autrefois frapper avec le marteau. De là est venu le nom de marteau à deux têtes dit *maillet*.

— *Jeu de mail*, ancien jeu dans lequel on se servait d'une masse en bois ferrée et emmenchée, dit *maillet*, pour propulser avec force une boule en bois, jeu qui a été remis à la mode dans le *croquet* chéri de nos Anglomanes.

— *Maillefer*, nom de famille, n'est pas le nom d'un mailleur qui brise les barreaux de sa cellule, mais bien celui d'un frappe-fer, surnom de forgeron dérivé du verbe *mailler*: frapper.

Maillefeu, qui frappe sur le fer rouge.

— *Maillefaux*, nom de famille, donné à celui qui aiguise ou qui frappe sa faux.

Maillard, nom de famille, doit dériver de *mailler*: frapper, surnom de rude frappeur, qui tape dru. Ce nom peut aussi dériver du prénom latin *Malehardus*, qui vient du german *Mal-lard* dès l'an 636, qui dérive de *Mal-hard*, qui signifie frappeur acquerri.

— *Maillardet*, pour dire petit Maillard.

Lausanne 7 mars 1881.

J-F. P.

Ce qu'on doit manger.

Manger est la fonction la plus importante de l'homme, puisque c'est par elle seule qu'il répare ses forces et conserve sa vie. Aussi, quoi qu'en aient pu dire quelques esprits chagrins, la cuisine, cette chimie intelligente qui procure à l'homme force et santé, est un art, et, disons-le hautement, un des premiers.

La physiologie moderne a fait un axiome de cette parole: Les races humaines s'affinent par le choix éclairé des aliments, comme les animaux par le choix des pâturages.

Passez en revue l'histoire de l'humanité, toutes les fines intelligences ont été des gourmets.

Je fréquentais beaucoup autrefois un vieux camarade de collège qui avait fait de sa cuisine un véritable laboratoire. Le soir, une demi-douzaine

d'esprits distingués venaient y converser de choses et d'autres.

Un soir j'y soutins, d'un ton légèrement paradoxal, que tous les autres arts devaient céder à l'art culinaire, qu'aucun ne procurait des jouissances plus sensibles, plus complètes, plus élevées.

Ce fut un tolle général.

On m'accusa de matérialisme, et pendant un quart d'heure ce fut un feu roulant de plaisanteries de bonne compagnie sous lesquelles je m'inclinai en riant.

— Monsieur ne connaît pas les nobles jouissances de celui qui se dévoue pour son pays, fit un vieux général.

— Monsieur voudrait remplacer le cerveau par une terrine de foie gras, insinua un abbé aussi grave que plein de santé.

— On voit bien que Monsieur a vécu longtemps loin de Paris, ce centre de lumières, fit un conseiller à la Cour de Douai.

Cela tournait au sérieux et je m'avouai vaincu. A l'heure de se séparer, mon ami pria mes trois adversaires de venir déjeuner avec lui le lendemain.

Ils refusèrent.

L'exposition de peinture fermait le lendemain soir à 6 heures. Le conseiller était venu exprès pour la voir, disait-il, et il allait passer sa journée entière à cette fête de l'intelligence.

Le vieux général, qui ne l'avait pas encore vue non plus, se promettait bien d'y aller le lendemain, à la première heure.

L'abbé, qui était dans le même cas, déclara en me regardant, que pour rien au monde il ne perdrait l'occasion de se donner des jouissances aussi pures et aussi élevées, et qu'il se joindrait à ces deux messieurs.

— Je tiens votre vengeance, me dit mon ami, dès qu'ils furent partis.

Le soir même il expédiait à chacun des trois le billet suivant :

Cher ami,

Je viens de recevoir une bourriche de morilles, choisies exprès pour moi ; je vous propose un tête-à-tête pour les démolir ; ce sera très simple ; voyez plutôt :

Truite au beurre d'Isigny.

Escalopes de veau aux tomates farcies.

Canetons de Rouen

Sur canapés d'ananas.

Morilles à la crème.

Asperges à l'huile.

Sorbet au moka.

Saint-Emilion et Pomard.

C'était des plus simples en effet. Mais mes gailards connaissaient le talent de mon ami quand il opérait lui-même.

Une note au bas de chaque billet espaçait l'heure du rendez-vous de dix minutes en dix minutes.

Ils furent exacts et par un heureux hasard ne se rencontrèrent pas en chemin. Il reçut l'un au salon, l'autre dans sa chambre à coucher, prétextant, pour les quitter, du coup d'œil du maître au fourneau.

J'étais à la cuisine, où sous la surveillance de l'illustre Jeannette qui aidait au maître, je servais de marmiton.

Quand le troisième arriva, mon ami fit ouvrir les portes et nous réunit tous dans la salle à manger.

Le tableau fut d'un imprévu charmant.

Les trois convives se regardèrent interdits, hésitants ; un éclat de rire général sauva la situation et ils déployèrent bravement leur serviette.

Le comique de l'affaire c'est que tous trois, en recevant leur billet d'invitation, s'étaient mutuellement écrit « qu'une affaire de famille des plus urgentes les priverait d'être au rendez-vous du lendemain, et qu'à leur grand regret, ils ne verraient pas l'exposition de peinture cette année. »

L'armée, la magistrature et le clergé venaient d'amener leur pavillon.

J'en ris encore.

Combien, en pareille circonstance, n'auraient pas capitulé ?

(Médecine populaire)

Janôt Banban et le traî voleu.

(Fin)

— Dîtès-vai! se dit ao lulu :

Bailli-vo millè francs po su

Se décheindo et que ressaillo

Voutre n'ardzeint? — Binsu lè baillo!

— Eh bin! l'est bon! tosi la man...

Adon mon gros fou dè Banban

Trait sè z'haillons, trait sa tsemise

Sein trào s'einquiettà dè la bise

Et décheint tot balamenef

Po queri lo fameux satset.

Mâ n'est pas pi deïn la citerna

Que l'autro sè dit: su dè Berna!

Et trace ao galop deïn on bou

Avoué lè z'haillons dâo dadou,

Qu'étâi deïn lo crâo, que voifâvè,

Que barbottâve et que tricliâvè

Mâ sein retrovâ lo satset.

— Hé, l'ami! ne sé pas iô l'est

Voutron magot. Dein cliâo pierrailès

Et deïn clia mossâ dè renailès

Ne cheinto rein.... Hé! hé! l'ami!

Etès-vo quie?.... Tè rrâodzâi pi!

Ne repond rein. La tsaravoûta,

Sarâi-te lavi?.... Eh! la roûta!

Se fe Janôt ein ressailleint

Tot mou, tot coffo, sein l'ardzeint

Et sein retrovâ sè z'affères

Po sè veti.... Lè traî compères,

Après l'avâi dévalisâ

Sont z'allâ sè mettre à rupâ

L'âno, lè z'haillons, la borsetta

Qu'étâi dedein, et la tchevretta,

Tandi que lo pourro lulu

Qu'étâi restâ tot dévetu

Sè catsivè per dedein n'adze

Tot vergognâo, tot pleïn dè radze;

Et lài sarâi restâ bin mé